

PHILOSOPHIE
ANTIQUE

Philosophie antique

Problèmes, Renaissances, Usages

12 | 2012

Autour de la perception

Sextus Empiricus et l'ombre longue d'Aristote

Emidio Spinelli

Traducteur : Tomaso Berni Canani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosant/945>

DOI : 10.4000/philosant.945

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Presses universitaires du Septentrion

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 271-290

ISBN : 978-2-7574-0400-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Emidio Spinelli, « Sextus Empiricus et l'ombre longue d'Aristote », *Philosophie antique* [En ligne],

12 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : [http://](http://journals.openedition.org/philosant/945)

journals.openedition.org/philosant/945 ; DOI : 10.4000/philosant.945



La revue *Philosophie antique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

SEXTUS EMPIRICUS ET L'OMBRE LONGUE D'ARISTOTE

Emidio SPINELLI

"Sapienza" Université de Rome

RÉSUMÉ. Cet article s'intéresse en premier lieu à quelques passages des *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus (I 1-3 ; 8-10 ; III 119-122). Ces « études de cas » permettent d'examiner la relation dialectique entre Sextus et Aristote. Le Stagirite y est représenté à la fois comme une sorte de *primus inter dogmaticos pares*, et par conséquent comme une cible privilégiée des attaques pyrrhoniennes contre les dogmatismes, et, de façon indirecte, comme une sorte d'« ombre » se profilant derrière l'attitude critique de Sextus. Parallèlement, la stratégie de Sextus consiste à utiliser le matériel aristotélicien à l'appui soit de l'attitude propre à l'ἀγωγή sceptique, soit de la construction d'une διαφωνία spécifique. En second lieu, la section finale de l'article examine en outre un passage difficile du *Contre les moralistes* (XI 77-78), proposant une correction qui permettrait, en éliminant le nom d'Aristote, d'y voir une citation d'Ariston.

SUMMARY. Firstly, this article focuses on few passages in Sextus' *Outlines of Pyrrhonism* (namely: I 1-3; 8-10; III 119-122). They are 'case-studies', thanks to which it is possible to examine the dialectical relationship between Sextus himself and Aristotle. In particular, Aristotle is there represented both directly as a sort of *primus inter dogmaticos pares*, and therefore as a special target of the Pyrrhonian anti-dogmatic attack, and indirectly as a sort of 'shadow' behind Sextus' critical attitude. Accordingly, the Sextan strategy uses Aristotelian material either in order to reinforce the peculiar attitude of the sceptical ἀγωγή or for supporting the construction of a specific διαφωνία. Secondly, the final section of the paper also examines a difficult passage in Sextus' *Against the ethicists* (XI 77-78) and proposes a textual emendation, that maybe can justify the elimination of Aristotle's name in favour of Ariston's quotation.

1. Retracer ou, mieux, pister la présence d'Aristote à l'intérieur des écrits de Sextus Empiricus est une entreprise que l'on ne peut certainement pas prétendre mener à bien dans le bref espace d'un article. Une entreprise de la sorte pourrait même sembler inutile après le travail déjà effectué dans ce sens par d'autres spécialistes et les analyses qu'elles ont offertes sur les occurrences péripatéticiennes dans les œuvres sextiennes¹.

Aurait-il donc mieux valu renoncer ? Malgré tout, je ne le crois pas. Je crois au contraire pouvoir proposer ou, dans un cas au moins, rep proposer quelques considérations intéressantes concernant le rapport entre Aristote et Sextus. Bref, je crois pouvoir montrer de quelle manière son « ombre », plus ou moins longue, se projette sur les pages de Sextus – tantôt clairement visible, tantôt cachée mais bien reconnaissable, tantôt enfin, bien présente, mais en réalité (peut-être) mise en cause de manière erronée.

Je ne me concentrerai que sur un petit nombre d'occurrences d'une certaine importance ou, pour le dire plus directement, sur quatre « cas » significatifs : trois extraits des *Esquisses pyrrhoniennes* (= *HP*) et un du *Contre les moralistes* (= *AM*). Ils nous permettront d'apprécier d'un côté la relation dialectique que Sextus entretient constamment avec l'héritage philosophique aristotélicien au sein des stratégies polémiques et conflictuelles de la bataille anti-dogmatique des pyrrhoniens, de l'autre les difficultés qui se présentent dans certains cas au spécialiste de Sextus, y compris sur le plan du simple établissement philologique du texte.

2. Commençons donc par ce que l'on peut considérer comme la première citation d'Aristote présente dans l'ensemble du *corpus* sextien². Nous nous trouvons ici aux premières lignes des *Esquisses pyrrhoniennes*, dans un

1. Cf. surtout, à ce propos, Repici Cambiano 1981 et Annas 1992.

2. Du moins si l'on accepte la chronologie relative de ses écrits qu'avait proposée et défendue Karel Janáček (outre plusieurs de ses articles, brefs mais importants, publiés sur une longue période, cf. surtout Janáček 1948 et Janáček 1972 ; pour une présentation générale utile des positions de Janáček, cf. aussi Janda 2006), avec de très bons arguments qui, à mon avis, n'ont pas encore été dépassés, malgré les doutes avancés occasionnellement par certains spécialistes et les solutions diverses défendues systématiquement par Richard Bett (cf. par exemple : Bett 1994, p. 159-161 ; Bett 1997, *passim* ; Bett 2005, p. XXVII-XXX ; Bett 2006, p. 33-34).

contexte qui marque l'attitude la plus claire et la mieux documentée de Sextus vis-à-vis du passé philosophique auquel il s'adresse et dont il se sert pour ses visées argumentatives, d'une manière qui n'est certes pas toujours neutre ou bienveillante.

La préoccupation initiale et la plus urgente de Sextus, en tout cas, semble être de mettre en évidence les différences existant entre les diverses tendances de pensée par rapport à la recherche de la vérité (cf. *HP* I 1-3). C'est pourquoi il a recours, de façon fonctionnelle et nullement désintéressée, à une division du champ philosophique dans les catégories du dogmatisme positif comme tel (et ici sont cités tout de suite « Aristote, Épicure, les stoïciens et certains autres »), du dogmatisme négatif – position attribuée aux tenants de la prétendue Académie sceptique, en particulier Clitomaque et Carnéade – et du scepticisme véritable ou, si l'on préfère, du néopyrrhonisme.

Au-delà de toute discussion sur la valeur qu'il faut attribuer à l'expression, difficile à déchiffrer, οἱ περὶ Ἀριστοτέλην³, un fait me semble indubitable. Dans l'imaginaire de Sextus et dans sa perception des positions philosophiques qu'il veut combattre et dont il veut surtout se différencier, c'est bien Aristote qui est à la tête de l'armée dogmatique la plus acharnée, la plus nettement liée à une idée de philosophie qui prétend pouvoir tenir un discours définitif et, en même temps, absolu sur la vérité des choses et des jugements que nous formulons sur elles. Selon moi, ce rôle de *primus inter pares* n'est donc pas fortuit mais prouve dès les premières répliques de la guerre anti-dogmatique de Sextus que tout ce qui tourne autour de la figure et de la pensée d'Aristote représente pour lui un objectif polémique de premier plan.

Du reste, les doctrines aristotéliennes, et plus généralement péripatéticiennes, sont évoquées, à de nombreuses reprises et de manière de plus en plus importante, chaque fois qu'il s'agit de construire ou de renforcer une *διαφωνία*. Celles-ci font partie d'une « dissonance » de positions qui sont toutes dénuées de force de persuasion absolue aux yeux de Sextus, sur la vérité desquelles il n'existe aucun *διαβεβαιούσθαι*, sur lesquelles il n'est donc pas possible de se prononcer de manière absolue ni dans un sens ni dans l'autre. Aristote est chronologiquement le premier philosophe dogmatique positif et il est ici rapproché des deux autres cibles privilégiées de la polémique sextienne : Épicure d'une part et surtout, de l'autre, les stoïciens. Étant donné l'importance de cette citation et vu la position objectivement forte du nom d'Aristote, je crois que l'on peut (et que l'on doit) supposer

3. On a beaucoup écrit sur la formule οἱ περὶ + nom propre : pour quelques études importantes cf. Spinelli 2000, p. 53 n. 18.

que tout au long du *corpus* sextien sa présence doit être relevée non seulement, comme il est juste et évident, dans les endroits où son nom apparaît explicitement⁴, mais aussi dans d'autres passages et sections argumentatives, où la référence implicite à des doctrines aristotéliennes peut justement servir à mieux éclairer la structure des arguments polémiques sextiens.

3. Nous pouvons tout de suite mettre à l'épreuve cette hypothèse interprétative en avançant dans la lecture des premiers paragraphes des *Esquisses pyrrhoniennes*.

Bien conscient de ses objectifs et des diverses étiquettes qui peuvent être attribuées à la forme authentique du scepticisme (la sienne, bien sûr !)⁵, Sextus en dégage pour ainsi dire l'« essence » dans une sorte de δύναμις ou capacité consistant à « mettre face à face les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées, de quelque manière que ce soit », à partir de quoi, « du fait de la force égale qu'il y a dans les objets et les raisonnements opposés, nous arrivons d'abord à la suspension de l'assentiment, et après cela à la tranquillité »⁶.

La description de cette « essence » du scepticisme authentique⁷ est si importante et si décisive pour l'interprétation correcte de son projet philosophique que Sextus décide d'expliquer immédiatement dans les paragraphes suivants (*HP* I 9-10) la signification exacte à attribuer à chacune des expressions utilisées.

Sans entrer ici dans le détail des éclaircissements concernant des termes comme δύναμις ou φαινόμενα/νοούμενα ou encore la formule καθ'οιονδήποτε τρόπον (*HP* I 9), et laissant de côté la valeur à attribuer aux πράγματα à l'intérieur d'une διαφωνία néo-pyrrhonienne, je voudrais m'attarder sur le sens que prend dans la perspective sextienne la description des λόγοι dogmatiques comme « opposés (ἀντικείμενοι) ».

En effet, nous pouvons lire au début de *HP* I 10 : « Nous ne prenons pas “raisonnements opposés” dans tous les cas au sens de l'affirmation et de

4. Pour une liste complète des passages, cf. Janáček 2000, p. 255.

5. Cf. *HP* I 7 : sur les « noms portés par les sceptiques », cf. Decleva Caizzi 1992, p. 293-313. Jonathan Barnes est fort critique sur la légitimité surtout d'une de ces étiquettes (ζητητικός), jusqu'à dire que « *Sextan scepticism is not a philosophy : it is a retirement from philosophy* » (Barnes 2007, p. 329) ; pour une tentative récente de défendre le pyrrhonisme de Sextus comme à la fois (et non de manière contradictoire) « *investigative* » et « *suspensive* », cf. Grgić 2012.

6. *HP* I 8 ; cf. aussi *HP* I 31-33 et plus généralement Corti 2009, p. 16-18, Morison 2011. Sauf indication contraire, la traduction des *HP* est celle de Pellegrin 1997.

7. Sextus semble aussi offrir une forme particulière de *know-how* et adopter une méthode qui n'est sans doute pas étrangère à Énésidème lui-même : cf. D.L. IX, 78.

la négation, mais simplement dans le sens de raisonnements en conflit (ἀλλ' ἀπλῶς ἀντὶ τοῦ μαχομένου) ».

Il s'agit d'une capacité et d'une activité d'« opposition » très importantes, sur lesquelles Sextus revient aussi, avec des précisions supplémentaires qui concernent jusqu'à la formulation grammaticale correcte de la formule « à tout argument s'oppose un argument égal », dans la longue section consacrée aux φωναὶ sceptiques (cf. *HP* I 202-205). L'objectif fondamental est néanmoins toujours le même : retrouver (voire construire *ex nihilo*, si nécessaire) ce qui, dans le jargon technique de Sextus, est défini comme une μάχη, un conflit.

Mais en quoi consiste, du point de vue des règles logiques, surtout celles qui sont reconnues traditionnellement à cette époque, ce conflit évoqué par Sextus ? Pour répondre à cette question et surtout pour bien comprendre la *ratio* de sa réponse, nous ne pouvons pas ne pas présupposer, implicite et comme tapie dans les coulisses, une allusion consciente et polémique à quelques notions chères à Aristote et contestées ici dans une perspective purement néo-pyrrhonienne.

En effet, comme nous l'avons vu, l'activité antilogique du sceptique trouve sa raison d'être dans l'opposition de λόγοι dogmatiques, autant sur ce qui apparaît (τὰ φαινόμενα) que sur ce qui est obscur (τὰ ἄδηλα) ; mais de tels raisonnements ne sont, selon Sextus et pour employer une terminologie techniquement aristotélicienne, ni contradictoires ni contraires. Ils ne sont pas contradictoires car cela nous obligerait à en déclarer un nécessairement vrai et l'autre nécessairement faux. Néanmoins ils ne sont pas contraires (au sens où ils ne pourraient pas être tous deux vrais mais pourraient être tous deux faux), puisque l'impossibilité rappelée à maintes reprises de saisir la vraie nature – l'essence ontologiquement et je dirais encore une fois aristotélicienement forte – de n'importe quelle chose empêche aussi d'en déclarer en même temps la fausseté. La seule voie qui reste ouverte au sceptique apparaît donc celle de ne rien supposer ni de vrai ni de faux « dans les choses opinables »⁸. Voulant trouver un autre point de contact (et dans ce cas, pourrait-on dire, presque de continuité dialectique avec Aristote), on pourrait alors penser à une application « faible » justement de la dialectique telle que l'entendait ce « prince » des dogmatiques. En effet, celle-ci comptait aussi parmi ses fonctions celle, sans doute décisive, d'être « utile aux sciences philosophiques, parce que, si nous sommes en mesure de développer les apories dans les deux directions, nous apercevrons plus facilement dans chacune d'entre elles le vrai et le faux »⁹. Mais un *caveat* s'im-

8. C'est-à-dire ἐν τοῖς δοξαστοῖς : cette option semble aller au-delà et, en même temps, radicaliser une intuition déjà présente dans le *Περὶ ἀντικειμένων* d'Aristote : cf. fr. 4 Ross.

9. Arist. *Top.* I, 2, 101a34-36.

pose tout de suite et avec force. Le sceptique ne semble accepter cette prescription aristotélicienne qu'en partie, c'est-à-dire seulement jusqu'au jeu subtil consistant à soulever ou découvrir des apories, sans toutefois accomplir le pas ultérieur de l'attribution de vérité (ou de fausseté) à une des opinions en conflit. Donc, tout en n'étant pas une plante ou un végétal stupide, il réussit probablement à échapper à la réfutation du chapitre 4 du quatrième livre de la *Métaphysique*. Quelle que soit l'expression linguistique qu'il utilise, il n'entend pas « signifier quelque chose de quelque chose d'autre », ni théoriser une sémantique ontologique, parce qu'il se contente d'expérimenter la force égale ou *ισοσθένεια* de *λόγοι* opposés, si « égaux » dans leur crédibilité ou plausibilité qu'ils engendrent l'équilibre ou *ἄρρεψία* (dont parle Sextus par exemple en *HP* I 190).

L'ensemble de ces observations nous fait apprécier une fois de plus le jugement de Montaigne (*Essais* II, 12), qui remarquait à juste titre que le sceptique « aurait besoin d'un langage nouveau » et donc d'une autre forme du dire. En outre, il nous incite à partager la conclusion sensée d'un grand chercheur comme Pierre Aubenque qui, soulignant à raison la distance de la position de Sextus justement par rapport à toute théorisation précédente d'Aristote, estimait que la modalité d'expression linguistique de la philosophie néo-pyrrhonienne répond en réalité à *une autre logique*, à celle que paradoxalement et sans doute de manière provocatrice on pourrait appeler une « logique a-logique »¹⁰.

4. Comme nous venons de le voir, la claire définition de l'« essence » du scepticisme pyrrhonien met au premier plan la capacité d'opposer « de quelque manière que ce soit » les choses qui apparaissent et celles qui sont liées à la pensée, en acceptant toutefois les membres de ces oppositions de manière simple (*ἀπλῶς*), sans aucune spéculation ultérieure sur leur statut épistémologique ou ontologique¹¹. Cela signifie que Sextus se sent toujours libre d'identifier ou de produire n'importe quel type d'antithèse : entre *φαίνόμενα* et *φαινόμενα* ou bien entre *νοούμενα* et *νοούμενα* ou encore entre *φαίνόμενα* et *νοούμενα*.

Dans ce dernier cas, il s'agit d'un croisement particulièrement intéressant, qui permet de vérifier combien peut être forte la présence de l'ombre aristotélicienne sur un aspect spécifique du *logos* sextien anti-dogmatique

10. Sur la question, cf. surtout Aubenque 1985, p. 105-107 ; cf. aussi McPherran 1987, p. 318 n. 55 ; Spinelli 1991, p. 64-66 et maintenant Woodruff 2010, p. 229 n. 14.

11. La stratégie concernant le rôle et l'importance à attribuer aux *φαίνόμενα* apparaît de toute manière beaucoup plus subtile et compliquée. En effet Sextus va jusqu'à admettre qu'un sceptique authentique peut soulever des arguments ou des objections contre les phénomènes, toujours, bien entendu, *disserendi causa*, surtout si son objectif est celui d'éliminer la *προπέτεια* dogmatique : cf. par exemple *HP* I 20.

défini comme « spécial », c'est-à-dire de cet *εἰδικὸς λόγος* « dans lequel nous faisons des objections à chacune des parties de ce qu'on appelle la philosophie » (*HP I 6*). Je me réfère à la section du troisième livre des *Esquisses pyrrhoniennes* consacrée à la notion de *τόπος*/lieu (*HP III 119-135*)¹².

Je n'ai pas l'intention ici d'examiner en détail les paragraphes de *HP III 123-133*, dans lesquels Sextus rapporte et, en même temps, critique d'abord les théories des *Στωικοί*, puis la position des *Περιπατητικοί*¹³. De toute manière, au-delà de toute question liée à la *Quellenforschung*, mon objectif est autre. Je voudrais plutôt me concentrer sur les premiers paragraphes de l'attaque de Sextus contre le concept d'espace (*HP III 119-122*), parce que là aussi, et là surtout, il est sans doute possible de percevoir en filigrane la présence aristotélicienne. En effet, bien que Sextus ne le nomme pas explicitement, il semble évident qu'il se sert de théories, de doctrines, voire d'exemples qui dérivent tous (peut-être indirectement, comme nous l'avons déjà dit) de la *Physique* d'Aristote. Suivons alors dans le détail les différentes étapes de son argumentation.

Avant d'insister sur telle ou telle définition philosophique spécifique de *τόπος*, Sextus applique tout de suite un des *caveat* clairement exprimés dans *HP I 8-9* et souvent rappelés dans d'autres passages de ses œuvres¹⁴. Il distingue deux sens selon lesquels on peut parler de *τόπος* (*HP III 119*) : « proprement » (*κυρίως*) et « approximativement » (*καταχρηστικῶς*)¹⁵. Le premier sens indique ce qui « embrasse » quelque chose au sens propre (comme par exemple l'air qui m'entoure : cf. aussi *HP III 131*) ; ici déjà

12. Dans ces paragraphes, on peut en premier lieu apprécier, comme l'a souligné à juste titre Keimpe Algra, la richesse, voire la fiabilité générale du compte rendu doxographique de Sextus : en mettant face à face deux doctrines dogmatiques fondamentales (d'une part la doctrine stoïcienne, de l'autre la doctrine péripatéticienne) « *Sextus' accounts on place basically cover all there was to cover for someone writing in the early Imperial period* » (cf. Algra 2012, p. 8).

13. Ce travail d'analyse et d'interprétation précise a déjà été effectué, de manière excellente, par Keimpe Algra, grâce aussi à une confrontation serrée avec le passage parallèle de *AM X 1-36*. Son analyse a mis en évidence les caractéristiques de fond de la méthode de travail doxographique de Sextus et a aussi tenté d'identifier les sources dont il se sert. En ce sens, je crois qu'Algra a raison lorsque, surtout par rapport à la section polémique antiaristotélicienne, il avance l'hypothèse selon laquelle Sextus « *did not use the original text, but that the information he provides is derived from a handbook or epitome. If this is the case, his ultimate source would most likely have been a Peripatetic handbook, used either directly or through a sceptical intermediary source* » (Algra 2012, p. 18) ; plus généralement, voir aussi Gottschalk 1987, p. 1139 ; pour une conclusion différente cf. Annas 1992, p. 220 et n. 43, p. 229-230.

14. Cf. par exemple *HP III 75* ; *AM X 95* et 108.

15. Sur cet adverbe, cf. au moins Burnyeat 1997, p. 104-106 et maintenant Corti 2009, p. 130-134 (qui voudrait le traduire : « de façon non centrale »).

apparaît de manière indiscutable la longue ombre aristotélicienne puisque, grâce à la confrontation avec un passage du quatrième livre de la *Physique* (IV, 4, 212a5-6), pour le dire avec les mots de Burnyeat, c'est « *a conception of place which is familiar from Aristotle : place as the immediate container of a body. Your place, on this idea of it, is the innermost boundary of the body (of air or other material) surrounding you, the boundary which encloses you and nothing else* »¹⁶.

Après avoir précisé que la deuxième signification, le sens « approximatif » ou mieux, impropre, doit être entendu *lato sensu*¹⁷, comme lorsqu'on dit « la cité est mon lieu », Sextus déploie son attaque uniquement contre le premier sens de τόπος, son sens technique. Donc, dans le cas aussi de la possibilité de concevoir un « lieu » et son existence même, ce que Sextus veut rappeler est clair : indépendamment du vain désaccord dû au conflit entre doctrines dogmatiques opposées entre elles, le vrai sceptique ne peut jamais parvenir à nier l'évidence de son être placé quelque part, dans un lieu justement¹⁸. Si et seulement si nous décidons de pratiquer le jeu abstrait des disputes philosophiques, alors nous sommes presque contraints de tourner le dos au monde réel et d'entrer dans une sorte d'univers parallèle dangereux, dans une dimension factice (à la Matrix !).

À la lumière de cette exception qualifiée et délimitée qui, dans une argumentation anti-dogmatique, peut même arriver à inclure τὰ φαινόμενα parmi les éléments d'une διαφωνία philosophique, nous pouvons mieux comprendre la raison pour laquelle Sextus cite trois positions représentatives de toutes les alternatives possibles au sujet du τόπος entendu au sens strict/technique :

- certains l'admettent ;
- d'autres le suppriment ;
- d'autres enfin suspendent leur jugement.

Au-delà de toute notation stylistique et même grammaticale¹⁹, et sans entrer dans le détail de la stratégie sceptique qui tend à démolir les deux premières solutions en faveur de la troisième, il me semble important de souligner, allant toujours à la recherche de l'ombre aristotélicienne, un aspect qui concerne la manière dont est présentée la première alternative.

16. Burnyeat 1997, p. 102 ; cf. aussi Annas 1992, p. 217-218.

17. Et on pourrait aussi l'entendre « *intuitively* » (Annas 1992, p. 217) ou mieux sur la base de « *the sloppy usage* » (Burnyeat 1997, p. 104).

18. Pour le sens partagé et « *non-theoretical* » de cette conviction, ici et dans le passage parallèle de *AM X 15*, cf. Algra 2012, p. 22.

19. Comme par exemple le fait qu'ici Sextus utilise trois verbes au passé (ἔθεσαν..., ἀνέειλον..., ἐπέσχον...), peut-être parce qu'il veut décrire trois positions historiques effectivement soutenues et donc donner à la fois plus de force à la διαφωνία qu'il construit et plus de précision à son compte rendu doxographique.

La défense de l'existence réelle (ou ὑπαρξίς) de l'espace se fonde sur quelques faits considérés comme évidents et indéniables²⁰ ; ces faits semblent vraiment reposer, bien que *sine nomine*, au moins quelques-uns des ἐνδοξα déjà cités par Aristote dans sa *Physique*.

Outre la mention des différentes parties de l'espace (droite/gauche, haut/bas, avant/arrière)²¹, Sextus fait aussi allusion à l'ἀντιμετάστασις²², c'est-à-dire au phénomène bien connu du changement de lieu en des temps différents et successifs²³. La dépendance de Sextus à l'égard du matériel aristotélicien ne s'arrête pas là. Elle semble évidente avant tout quand il présente comme un fait accepté ce qui est plutôt une théorie philosophique précise et spécifique défendue avec acharnement par Aristote : il s'agit de la doctrine des lieux naturels, selon laquelle les choses légères et les choses lourdes occupent par nature (φύσει) des lieux différents²⁴. Mais cette dépendance tacite et implicite apparaît encore plus nettement et encore plus clairement au moment où Sextus invoque l'*auctoritas* d'Hésiode²⁵ et insiste (en ajoutant aussi quelques spéculations originales de caractère étymologique, sans doute discutables d'ailleurs) sur le rôle particulier que ce poète attribuait au χάος, précisément comme l'avait fait Aristote, encore une fois dans le premier chapitre du quatrième livre de la *Physique*.

L'ombre aristotélicienne semble enfin s'allonger également (au moins partiellement) sur le dernier argument rappelé par Sextus en faveur de l'existence du τόπος. Ce dernier aussi, bien qu'il soit présenté comme une sorte de double *modus ponens*, apparaît en effet fondé sur des faits, qui n'avaient bien sûr pas échappé à Aristote et aux argumentations présentes dans sa *Physique*. Ainsi lisons-nous dans *HP* III 121 :

20. On pourrait parler, à ce propos, de « quasi-arguments, from ἐνάρχεια » : cf. Algra 2012, p. 7.

21. Cf. Arist. *Phys.* IV, 1, 208b12-27.

22. Cf. Arist. *Phys.* IV, 1, 208b1-8.

23. Et il ajoute ici (*HP* III 120) aussi un exemple qui le concerne directement : « là où mon maître menait le dialogue, c'est maintenant moi qui le mène ». Il s'agit d'une des rares références autobiographiques à l'intérieur du *corpus* sextien, qui a donné lieu à de nombreuses interprétations et spéculations différentes : par exemple, à l'hypothèse d'une allusion à un séjour de Sextus à Rome, lieu où, avant lui, avait enseigné son maître présumé Hérodoté de Tarse (cf. Goedeckemeyer 1905, p. 266). Pour une explication peut-être encore plus spéculative, selon lequel le passage pourrait dériver « aus muendlichen Vortraegen », cf. aussi Pappenheim 1881, p. 208.

24. Cf. Arist. *Phys.* IV, 1, 208b8-27.

25. Hesiod. *Theog.* 118 ; cf. Arist. *Phys.* IV, 1, 208b29-33 ; sur la citation de ce vers, voir aussi Annas & Barnes 2000, p. 176 n. 153.

– « s'il existe quelque chose qui soit un corps, le lieu aussi existe »²⁶ et « s'il existe des choses par lesquelles et des choses à partir desquelles, il existe aussi des choses dans lesquelles, ce qui précisément est le lieu »²⁷ ;

– mais le premier, donc le second²⁸.

Il apparaît indubitable, même à un regard rapide, que dans ces paragraphes des *Esquisses pyrrhoniennes* consacrés au concept de lieu, et surtout à l'affirmation positive de son existence, Aristote représente presque une sorte d'« éminence grise », silencieuse et latente, quant aux références textuelles et argumentatives de Sextus. Le « parti de l'évidence », contre lequel, toutefois, de fortes objections sont immédiatement soulevées en *HP* III 122-123, objections d'origine clairement néo-pyrrhonienne²⁹, semble pouvoir « arborer » un *pedigree* aristotélicien solide. Cela ne confirme pas seulement une fois de plus le rôle spécial reconnu aux doctrines d'Aristote, mais illustre aussi clairement la méthode de travail de Sextus. Ce dernier, en construisant une *διαφωνία*, n'a certainement aucun scrupule à utiliser toute la matière dogmatique à sa disposition, surtout si elle constitue le meilleur soutien pour la thèse qu'il veut combattre. Cependant, Sextus n'éprouve pas toujours la nécessité de citer explicitement sa source, surtout dans les *Esquisses pyrrhoniennes*, où son exposition est plus concentrée sur les arguments ou sur les croisements théoriques des thèses discutées, sans les ajouts ou les précisions doxographiques qui caractérisent, en revanche, le traitement des passages parallèles du *Contre les physiciens*. Voilà pourquoi ce que nous pouvons percevoir dans nos paragraphes, entre les lignes et indirectement, ce n'est que l'ombre longue, très longue, d'Aristote dont la pensée est exploitée, il est vrai, mais seulement de façon dialectique, sans aucunement en accepter le vrai sens méthodologique. Donc, Sextus adopte et cite, silencieusement, faits et *endoxa* de mémoire aristotélicienne mais ne veut certainement pas les utiliser pour produire une véritable théorie, raffinée, complète et, surtout, dogmatiquement convaincue de pouvoir parvenir à établir ce qu'est vraiment le lieu ou l'espace dans son essence³⁰.

5. Les exemples que j'ai analysés jusqu'ici mettent en relief, bien que de manière sélective et synthétique, deux caractéristiques essentielles de la pré-

26. Cf. Arist. *Phys.* IV, 1, 208a29. Nous pourrions toutefois nous demander aussi si nous devons voir dans ce cas une référence à des principes physiques épicuriens. À ce propos, cf. Annas & Barnes 2000, p. 176 n. 155 et, par conséquent, Epic. *Ep. Hdt.* 39-40 (avec le commentaire de Francesco Verde dans Spinelli & Verde 2010, p. 89-98).

27. Notons que dans *AM* X 10, aux expressions propositionnelles τὸ ἐξ οὗ et τὸ ὑφ' οὗ s'ajoute aussi τὸ δι' οὗ : sur cette question, cf. de nouveau Algra 2012, p. 14.

28. Sur cette forme abrégée de l'implication, cf. *HP* II 142.

29. Cf. au moins Bailey 2002, p. 206 et Algra 2012, p. 4.

30. À ce propos, cf. surtout Annas 1992, p. 218 et Algra 2012, p. 23-24.

sence d'Aristote à l'intérieur du tissu argumentatif des *Esquisses pyrrhoniennes*. En effet, sa figure apparaît tout de suite, d'une manière et dans un sens presque programmatique, comme celle d'un *primus inter dogmaticos pares* et donc comme une cible polémique certainement bien présente dans la polémique néo-pyrrhonienne. Cela est tellement vrai qu'au-delà des citations explicites, c'est son ombre qui se laisse ensuite percevoir, on l'a vu, comme en filigrane derrière des points importants du traité de Sextus. Ce dernier ne se fait aucun scrupule soit de s'opposer (voire de déroger) aux règles fondamentales de la logique aristotélicienne, soit d'exploiter au maximum et au mieux, *disserendi causa*, des thèses aristotéliennes afin de rendre plus claire, plus solide et plus compréhensible à ses lecteurs une position dogmatique, qui est insérée par la suite dans une *διαφωνία* impossible à trancher, dans le seul but d'atteindre l'*ἐποχή*, port de salut pour un sceptique authentique.

Mais est-ce que tout est aussi clair et certain ? Peut-être que non, car parfois même la mention explicite du nom d'Aristote donne prise au doute de celui qui tente d'interpréter avec précaution les renvois internes et la structure des œuvres de Sextus Empiricus. Voilà pourquoi je voudrais pour finir revenir sur l'analyse d'un passage qui est selon moi particulièrement difficile, tiré d'une autre œuvre de Sextus Empiricus, le *Contre les moralistes*. Je m'en étais déjà occupé il y a de nombreuses années, lorsque j'ai publié, en 1995, ma traduction italienne commentée de cet écrit de Sextus³¹. Je suis maintenant contraint de m'en occuper à nouveau, en tant que responsable scientifique de la première « édition électronique » complète de l'ensemble du *corpus* de Sextus au sein d'un projet européen nommé AGORÀ³².

C'est justement en tant qu'« éditeur », quoique seulement électronique, du *Contre les moralistes*, que je me suis retrouvé face à une citation directe et explicite d'Aristote que d'autres chercheurs ont avant moi trouvée pour le moins étrange et pour laquelle s'imposait et s'impose encore un supplément d'enquête. Il s'agit d'un passage inséré dans une section (*AM* XI 68-78) décisive pour la stratégie sextienne de dissolution de toute prétention dogmatique absolutiste dans le domaine moral.

31. Cf. Spinelli 1995, p. 251-254, dont les conclusions sont reprises ici, mais enrichies et, à certains endroits, modifiées.

32. Quiconque est intéressé peut déjà trouver en ligne – bien que dans une version encore « expérimentale » et provisoire – le texte grec des trois premiers livres des *Esquisses pyrrhoniennes*, insérés dans la plateforme DAPHNET (l'adresse électronique est la suivante : www.daphnet.org). Je rappelle également qu'on peut déjà y consulter tout le Diels-Kranz et tout Diogène Laërce, avec, dans les deux cas, la traduction italienne, ainsi que le recueil complet des *Socratis et Socraticorum reliquiae* de Gabriele Giannantoni.

Sans essayer d'en reconstruire les articulations les plus importantes³³, je me limite aux paragraphes qui nous intéressent tout particulièrement : *AM* XI 77-78. Ici est présentée la solution qui prévoit de pouvoir identifier la différence entre les diverses opinions sur ce qui est *agathon* ou *kakon*, entendu comme *koinon* pour tous, grâce à une certaine forme d'argumentation ou de raisonnement (λόγος). Toutefois, cet instrument ne parvient pas à résoudre le désaccord entre les membres importants des diverses αἱρέσεις dogmatiques/philosophiques. En effet, chacun d'entre eux élabore une argumentation ou, mieux, un λόγος qui est ἴδιος, c'est-à-dire qui lui est propre, particulier, mieux encore « privé » ou personnel, introduisant ainsi un bien qui apparaît tout aussi « privé »/personnel, et donc absolument pas par nature (φύσει), et encore moins commun (κοινόν) à tous et pour tous. La conclusion de Sextus s'impose donc : « si le bien privé/personnel de chacun n'est pas le bien de tous ni n'est par nature, mais si au-delà du bien privé/personnel de chacun il n'est aucun bien sur lequel on s'accorde, le bien même n'existe pas. »

Dans *AM* XI 77, l'argumentation polémique de Sextus est renforcée, dans ce cas aussi, par une brève liste doxographique. Il cite dans l'ordre : (1) le « discours privé » de Zénon, pour lequel le bien (par nature et commun à tous, devons-nous ajouter pour rester cohérents avec le fil rouge de l'attaque de Sextus) est la vertu ou ἀρετή ; (2) celui d'Épicure, pour lequel ce bien est le plaisir ou ἡδονή ; (3) enfin, et ici commencent nos problèmes, celui d'Aristote, selon lequel le bien – au même sens et avec la même force que pour les philosophes cités précédemment – serait la santé ou ὑγεία.

Si je crois qu'il n'y a aucun problème à attribuer à Zénon ou à Épicure des biens (respectivement : la vertu et le plaisir) qui représentent sans aucun doute dans leurs doctrines ce que l'on devrait à juste titre appeler *le bien final*, donc le vrai τέλος, et donc même *le bien suprême*³⁴, pouvons-nous en dire autant pour l'identification placée sous l'*auctoritas* d'Aristote entre une telle forme de bien, le bien par excellence, pourrait-on dire, et la santé ?

33. Pour deux reconstructions, différentes entre elles, de ces paragraphes du *Contre les moralistes*, tant dans les détails que, surtout, dans les conclusions générales, cf. Spinelli 1995, p. 239-254 et Bett 1997, p. 95-107.

34. Pace Bett 1997, p. 104, selon lequel « the use of the singular 'private good' is due to the fact that the term is introduced in the context of the examples at 77. [...] The singular does not imply that Sextus is thinking of views about the highest good, and he is not suggesting that each of them [scil. des trois philosophes qu'il a mentionnés] will not adhere to other 'private goods' besides the ones mentioned ». En effet, je ne crois pas que Zénon ou Épicure eussent concédé facilement d'autres biens privés outre, respectivement, la vertu et le plaisir ; et donc on ne peut pas supposer que le troisième philosophe rappelé dans ce paragraphe l'eût fait.

On pourrait supposer, comme l'a d'ailleurs fait Richard Bett, que Sextus recourt ici à Aristote parce que, parmi les philosophes rappelés dans les paragraphes précédents, précisément en *AM* XI 45, au cours de la discussion au sujet de la tripartition traditionnelle entre biens de l'âme, biens du corps et biens extérieurs, seuls les académiciens et les péripatéticiens (οἱ... ἀπὸ τῆς Ἀκαδημίας καὶ τοῦ Περιπάτου) avaient placé la santé parmi les biens corporels. Mais cette explication, au lieu de résoudre les problèmes, en pose plus d'un. En premier lieu, nous devrions accepter *sic et simpliciter* le fait que dans notre paragraphe 77 Sextus prend la partie (Aristote, dont le nom, d'ailleurs, n'apparaît dans le *Contre les moralistes* qu'ici) pour le tout (les péripatéticiens et les académiciens). Il me semble au contraire que la différence d'expression et l'emploi de la formule οἱ ἀπὸ τοῦ Περιπάτου indiquent un fait : la tripartition de *AM* XI 45 est pour Sextus (et pour ce qu'il tire de ses sources) le fruit non pas tant d'Aristote³⁵ que d'élaborations postérieures à l'intérieur de son école.

Du reste, cette même formule οἱ ἀπὸ τοῦ Περιπάτου reparait dans d'autres passages du *Contre les moralistes*, utilisée dans le même sens et avec les mêmes intentions. Ainsi, en *AM* XI 3, « les péripatéticiens » (et certainement pas Aristote) sont-ils rapprochés de « ceux de l'Ancienne Académie » et des « stoïciens » en tant que tenants d'une autre tripartition fondamentale entre les choses existantes, à savoir entre bonnes, mauvaises et intermédiaires, c'est-à-dire indifférentes. Au contraire, en *AM* XI 173, ils sont représentés comme défenseurs d'un « art de vivre » différent de celui d'Épicure ou des stoïciens, suivant des concepts et des schémas doxographiques au goût clairement hellénistique et difficilement applicables, je crois, à Aristote. Mais le passage le plus important est certainement *AM* XI 51. Ici, justement à l'intérieur de la discussion concentrée sur la διαφωνία relative au bien corporel qui tient le plus à cœur au médecin Sextus, à savoir celui de la santé, nous pouvons lire que « les académiciens et les péripatéticiens (οἱ... ἀπὸ τῆς Ἀκαδημίας καὶ οἱ ἀπὸ τοῦ Περιπάτου) ont dit que la santé est en vérité un bien, mais non le premier bien »³⁶. Pour renforcer cette position commune académico-péripatéticienne, Sextus rappelle et dis-

35. Même s'il ne manque pas de passages d'Aristote (et de textes insérés de toute manière dans le *corpus* de ses écrits) dans lesquels la santé est clairement présentée comme bien ou vertu du corps : cf. juste à titre d'exemple *Phys.* VII, 3, 246b4 ; *Rhet.* I, 5, 1360b21, 1361b3 ; I, 6, 1362b14 ; *Magna Moralia*, I, 3, 1184b3 ; qu'on n'oublie pas non plus sa place parmi les biens du corps dans les *Divisiones* : cf. T 5 Rossitto, avec des indications supplémentaires dans Rossitto 2005, p. 262-266.

36. Dans *AM* XI 49, la considération de la santé comme bien suprême (ou mieux, *megiston*, cf. *AM* XI 48) est explicitement attribuée non pas aux philosophes, mais à différents autres personnages : poètes, prosateurs et en général πάντες οἱ ἀπὸ τοῦ βίου, avec la citation explicite d'*auctoritates* comme Simonide, Licymnius et, enfin, le médecin Hérophile.

cute en détail, dans *AM* XI 51-58, la position de Crantor et « une image tout à fait charmante » dont il s'était servi pour attribuer à la santé non pas la première, mais la deuxième place dans sa liste des biens³⁷. Certains éléments sautent aux yeux et doivent être soulignés : il n'y a aucune trace du nom d'Aristote ; le penseur choisi comme exemple est un célèbre académicien, et non un péripatéticien ; enfin, ses conclusions attribuent à l'ὕγεια un rôle de second plan, difficilement utilisable par la suite pour peindre, surtout comme doctrine d'Aristote, la santé comme un bien φῦσαι et commun à tous, à mettre sur le même plan que la vertu stoïcienne ou le plaisir épicurien. Toutes ces considérations font qu'il est difficile de penser, *pace* Bett, que dans *AM* XI 77 « *the example of health, which Aristotle certainly would have regarded as a good, is probably suggested by the focus on health in the preceding section* »³⁸.

Comment sortir alors de cette difficulté ? Une autre voie, beaucoup plus dure et radicale, est celle qu'a suivie Julia Annas. Il vaut la peine de lire *in extenso* au moins une partie significative de son jugement tranchant : « *One hopes that we do not have to ascribe to Sextus the committed view that health had the role for Aristotle that virtue had for Zeno and pleasure for Epicurus. This would be an unbelievably gross error. But how do we explain the passage ? It is not plausible to account for it in terms of sceptical strategy – that is, of supposing that Sextus assumes that his audience might make the mistaken assumption. Sextus has no reason to suppose his audience capable of such a gross error. It simply seems that Sextus has been careless ; he is not paying proper attention to the argument because he does not have a serious interest in ethics*³⁹. » Face à un passage dont l'interprétation est difficile, peut-être même un *locus desperatus*, Julia Annas semble donc penser que Sextus n'est pas un grand auteur mais, au maximum, un copiste passif et sans originalité qui, dans le cas du traité éthique, *dormitat* (plus et pire qu'Homère...).

Personnellement, après des années de fréquentation de Sextus, je n'arrive certainement pas à le mettre au même niveau que les cimes philosophiques que sont un Platon ou un Plotin ou, justement, un Aristote. Mais, en même temps, je ne crois vraiment pas que l'on puisse le traiter comme un *minus habens*. Sans doute faut-il penser et repenser une autre solution⁴⁰. Au lieu d'accuser Sextus d'une absence *totale* d'attention dans la

37. Pour un commentaire de ces paragraphes, cf. Spinelli 1995, p. 221-227 et Bett 1997, p. 87-92.

38. Bett 1997, p. 103.

39. Annas 1992, p. 206.

40. S'il est vrai que, pour le dire encore une fois avec Annas, « *we must just accept that Sextus shows no knowledge of Aristotle's ethics other than slight acquaintance with some ethical doxography* » (Annas 1992, p. 207), cela ne signifie pas que « *he lacks interest to the point of*

composition éditoriale de ses écrits (au moins des écrits éthiques), on pourrait penser à un « péché véniel », à un banal *lapsus calami*, comme cela arrive à chacun de nous lorsqu'il écrit un livre long et complexe. Mais, je le répète : la solution est vraisemblablement autre. En effet, ne pourrait-on pas avancer l'hypothèse d'une erreur matérielle dans la tradition manuscrite ? J'espère donner plus de solidité à la correction textuelle que je propose en montrant comment elle pourrait être aussi vraisemblable paléographiquement que plausible sur le plan historiographique, grâce aussi au soutien extérieur offert par une source différente par rapport à Sextus.

Commençons par les considérations de caractère paléographique. En premier lieu, ce ne serait pas la première fois que l'ignorance ou la hâte d'un copiste, « complotant » contre le nom Ariston, l'efface en le transformant soit, comme cela s'est peut-être produit dans notre passage, en Aristote, soit, comme cela se produit ailleurs, en Aristonyme⁴¹.

On pourrait penser, aussi, à un archétype⁴² et on pourrait ensuite supposer que dans celui-ci le copiste recourait à des abréviations en fin de mots. S'il en était ainsi, le nom propre mentionné dans notre passage pourrait avoir été écrit ainsi⁴³ : 'Αριστ~. On ne peut exclure que cette abréviation ait créé quelque difficulté de compréhension aux copistes suivants. Ces derniers ont sans doute mal compris l'abréviation et l'ont interprétée de la manière qui était selon eux la plus évidente et presque immédiate, pensant que derrière 'Αριστ~ devait se cacher le nom du grand Aristote et non celui du bien moins connu Ariston.

Si ce scénario d'une erreur matérielle dans la tradition manuscrite peut sembler plausible, il faut cependant voir si, en remplaçant le nom d'Aristote par celui d'Ariston, les choses fonctionnent *aussi* sur le plan des contenus et de la cohérence de la composition du passage sextien. En premier lieu, il faut sans doute dire que la présence d'Ariston semble bien s'insérer dans le sillage des exemples doxographiques fournis précédemment par Sextus,

being careless on an important point », c'est-à-dire justement par rapport au passage de *AM* XI 77 qui nous intéresse.

41. Pour l'indication de quelques passages significatifs à ce propos, cf. Spinelli 1995, p. 254 n. 126 et 127, avec des renvois bibliographiques supplémentaires ; cf. aussi Ioppolo 1980, p. 321-325, et maintenant Ranocchia 2011.

42. Peut-être celui indiqué avec la lettre G dans le *stemma codicum* de Mutschmann ? Des doutes sur la fiabilité de la reconstruction de Mutschmann avaient déjà été soulevés par Pasquali 1952, p. 37-38, comme le rappelle Iannucci 1998, p. 281-282, qui, en outre, en acceptant de toute manière mon hypothèse de correction, souligne comment « *la confusione [...] tra 'Αριστων e 'Αριστοτέλης possa comunque essersi verificata, in una o nell'altra fase della tradizione manoscritta* » (p. 282).

43. Il s'agit d'un type d'abréviation que nous trouvons aussi appliqué par exemple au nom de Platon : cf. cod. Oxon. Bodl. Clarke 39 et surtout Zereteli 1896, p. 164 et tab. 24.

concentrés sur les écoles philosophiques stoïcienne et épicurienne (ainsi que cynique). Il ne faut pas non plus oublier que, contrairement à Aristote, jamais mentionné explicitement dans les paragraphes précédents, Ariston est un auteur que Sextus a bien présent à l'esprit. En effet, il vient de le citer, dans *AM* XI 64-67, dans la présentation des différences (à l'intérieur du stoïcisme) au sujet de l'évaluation des indifférents et, parmi eux, en particulier de la santé ou *ὑγεία*. Nous pouvons lire *in extenso* dans ce passage l'attaque d'Ariston contre les stoïciens qui considéraient la santé comme un « indifférent préférable » et surtout sa conclusion on ne peut plus nette : si l'on reste sur le plan des biens corporels présumés, « ni la santé n'est absolument préférable, ni la maladie n'est à repousser », parce que « dans les actions intermédiaires entre vertu et vice, il n'y a pas de préférence naturelle des unes par rapport aux autres, mais plutôt conforme à la situation » (cf. *AM* XI 66 et 67). Après ce compte rendu attentif, il est probable que dans la section suivante de *AM* XI 71-78, elle aussi consacrée particulièrement à mettre l'une à côté de l'autre des doctrines d'origine surtout épicurienne et stoïcienne (ainsi que cynique), Sextus, fournissant une liste de penseurs⁴⁴ qui avaient proposé un *ἴδιος λόγος* et, par conséquent, un *ἴδιον ἀγαθόν*, que chacun considérerait comme par nature ou φύσει, décide peut-être de mentionner la contrepartie positive de la doctrine d'Ariston⁴⁵, lequel voit comme bien, ou mieux, comme bien unique et suprême, la santé, non plus du corps mais cette fois de l'âme, identifiée avec la vertu⁴⁶, sans aucun compromis. Il s'agit d'une position à laquelle Sextus, certes, se borne à faire allu-

44. Il me semble qu'il s'agit et ne peut s'agir ici que de philosophes et seulement de philosophes, et non pas de personnages liés à d'autres disciplines ou champs du savoir. S'il en est ainsi (cf. aussi Bett 1997, p. 103 et supra n. 36), alors il faut répondre négativement, entre autres parce qu'il manquerait un soutien paléographique adéquat, à la question de George Boys-Stones, qui, en analysant ma proposition de correction à *AM* XI 77, se demandait, bien qu'avec beaucoup de prudence et de manière hypothétique : « *could a more satisfactory answer be hidden in Sextus' reference at E [= AM XI] 49-50 to Herophilus and the 'many others' who do straightforwardly think that health is the chief good ?* » (Boys-Stones 1997, p. 292.)

45. Bref, il y aurait ici une allusion à la *pars construens* de la position d'Ariston et celui-ci, comme déjà dans *AM* XI 64-67, serait présenté encore une fois comme stoïcien contre d'autres stoïciens, pour mettre en évidence une *διαφωνία* au sein de la même école (et donc peut-être encore plus aisée et efficace pour la stratégie anti-dogmatique de Sextus).

46. Bien qu'il parvienne à des conclusions différentes par rapport à *AM* XI 77-78, Bett semble lui aussi reconnaître que dans ces paragraphes « *first, the only things which could be possibly be agreed by everyone to be goods would be virtue and 'what partakes in virtue' [...]. But, second, even if everyone does agree that virtue is a good, it is certainly not true that all will agree in their particular conception of what virtue is ; each school, by means of its idiosyncratic or 'private' scheme of reasoning, will in fact arrive at a different end-product, even though they may all be called 'virtue'* » (Bett 1997, p. 103-104).

sion, mais qui est, en revanche, bien attestée par une autre source, qui elle aussi s'intéresse à la figure et à la philosophie d'Ariston. Je me réfère à un passage de Plutarque où l'on peut lire : « Ariston de Chios, quant à l'essence, rendait lui aussi unique la vertu et l'appelait santé⁴⁷. ». C'est à cette doctrine d'Ariston, selon laquelle la santé, celle de l'âme, est identique à la vertu⁴⁸ et est considérée de manière absolutiste comme le seul bien, que Sextus pouvait penser dans *AM* XI 77, la rapprochant, cette fois de manière légitime, des positions tout aussi absolutistes de Zénon (vertu) ou d'Épictète (plaisir), au sujet d'un bien qui serait véritablement *φύσει*.

Je ne sais pas dans quelle mesure toutes ces hypothèses et conjectures peuvent fonctionner et sembler convaincantes. Mais le travail que j'ai de nouveau effectué sur ce passage du *Contre les moralistes* de Sextus a non seulement renforcé pour moi les raisons en faveur de mon ancienne proposition, mais semble également confirmer le jugement qu'en donna, dans son compte rendu de mon volume de 1995, Walter Lapini, un fin philologue, toujours attentif et toujours prêt à dénoncer de trop faciles raccourcis textuels. Après l'avoir définie, sans doute de manière excessivement généreuse, comme « *una congettura geniale* », il concluait en ajoutant qu'il s'agissait d'« *un ritocco a cui si possono muovere ben poche obiezioni, e che (...) il prossimo editore dovrà senz'altro accettare* »⁴⁹.

Alors, en tant que futur « éditeur », seulement électronique il est vrai, du *Contre les moralistes*, je ne pourrai sans doute que... l'accepter moi aussi⁵⁰ ?

47. Plut. *De virt. mor.* 440F= SVF I 375.

48. Celle-ci est unique et Ariston l'entend, *more Socratico*, comme *ἐπιστήμη ἀγαθῶν καὶ κακῶν* : cf. SVF I 374 et surtout, pour une analyse détaillée de cette position, Ioppolo 1980, p. 208-243.

49. Lapini 1995, p. 177.

50. La traduction de cet article en français est due à Tomaso Berni Canani. Une première version de cette intervention a été présentée à Paris le 2 juin 2012, à l'occasion d'une séance du Séminaire de philosophie hellénistique et romaine organisé par les Universités Paris Est Créteil et Paris IV Sorbonne, l'ENS de Lyon et le Centre d'études sur la philosophie hellénistique et romaine. Je remercie tous les participants et surtout les collègues qui, par leurs questions et leurs interventions, m'ont apporté matière à réflexion : Alain Gigandet, Jean-Baptiste Gourinat, Carlos Lévy, Francesca G. Masi, Pierre-Marie Morel, Michel Narcy. Mes remerciements chaleureux vont également à Tiziano Dorandi, Anna Maria Ioppolo, Walter Lapini, Francesco Verde qui ont accepté de lire la version définitive de l'article ainsi qu'à Thomas Bénatouïl qui a eu l'amabilité de relire la traduction. Cette intervention est publiée dans le cadre des recherches liées à la réalisation du projet PRIN 2009.

BIBLIOGRAPHIE

- ALGRA, K.A. 2012 : « Sextus Empiricus and Greek Theories of Place : on *M X*, 1-36 », dans *Proceedings of the 2007 Symposium Hellenisticum* (à paraître).
- ANNAS, J. 1992 : « Sextus Empiricus and the Peripatetics », *Elenchos*, 13 (1992), p. 201-231 (<http://www.lexicon.cnr.it/index.php/DDI/article/view/128>).
- ANNAS, J. & J. BARNES (éd.) 2000 : Sextus Empiricus, *Outlines of Scepticism*, Cambridge-New York, 2000 (Cambridge Texts in the History of Philosophy).
- AUBENQUE, P. 1985 : « Vérité et scepticisme : sur les limites d'une réfutation philosophique du scepticisme », *Diogène*, 132 (1985), p. 100-110.
- BAILEY, A. 2002 : *Sextus Empiricus and Pyrrhonian Scepticism*, Oxford-New York, 2002.
- BARNES, J. 2007 : « Sextan Scepticism », dans D. Scott (éd.), *Maieusis : Essays on Ancient Philosophy in Honour of Myles Burnyeat*, Oxford-New York, 2007, p. 322-334.
- BETT, R. 1994 : « Sextus's *Against the Ethicists* : Scepticism, Relativism or Both ? », *Apeiron*, 27 (1994), p. 123-161.
- 1997 : Sextus Empiricus, *Against the Ethicists* = (*Adversus Mathematicos XI*), translation, commentary, and introduction, Oxford, 1997 (Clarendon Later Ancient Philosophers).
- 2005 : Sextus Empiricus, *Against the Logicians*, translated and edited by —, Cambridge-New York, 2005 (Cambridge Texts in the History of Philosophy).
- 2006 : « La double "schizophrénie" de *M. I-VI* et ses origines historiques », dans J. Delattre (éd.), *Sur le Contre les professeurs de Sextus Empiricus*, Villeneuve d'Ascq, 2006 (Collection UL3 : travaux et recherches), p. 17-34.
- BOYS-STONES, G. 1997 : Compte rendu de Spinelli 1995, *Classical Review*, 47.2 (1997), p. 292-294.
- BURNEYAT, M. F. 1997 : « The Sceptic in His Place and Time », dans M. F. Burnyeat & M. Frede (éd.), *The Original Sceptics : a Controversy*, Indianapolis (Ind.)-Cambridge, 1997, p. 92-126.
- CORTI, L. 2009 : *Scepticisme et langage*, Paris, 2009 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).
- DECLEVA CAIZZI, F. 1992 : « Sesto e gli scettici », *Elenchos*, 13 (1992), p. 279-327 (<http://www.lexicon.cnr.it/index.php/DDI/article/view/130>).
- GOEDECKEMEYER, A. 1905 : *Die Geschichte des griechischen Skeptizismus*, Leipzig, 1905.
- GOTTSCHALK, H. B. 1987 : « Aristotelian philosophy in the Roman World from the Time of Cicero to the End of the Second Century A.D. », dans W. Haase & H. Temporini (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt (ANRW)*, 36.2, Berlin, 1987, p. 1079-1174.
- GRGIĆ, F. 2012 : « Investigative and Suspensive Scepticism », *European Journal of Philosophy*, 20 (2012), p. 1-21.
- IANNUCCI, A. 1998 : Compte rendu de Spinelli 1995, *Lexis*, 16 (1998) p. 279-284.
- IOPPOLO, A. M. 1980 : *Aristone di Chio e lo stoicismo antico*, Naples, 1980 (*Elenchos*, 1).
- JANÁČEK, K. 1948 : *Prolegomena to Sextus Empiricus*, Olomouc, 1948 (*Acta Universitatis Palackianae Olomucensis*, 4).
- 1972 : *Sextus Empiricus' Sceptical Methods*, Prague, 1972 (*Acta Universitatis Carolinae philologica. Monographia*, 38).
- 2000 : *Sexti Empirici Indices*, Florence, 2000 (Accademia Toscana di scienze e lettere "La Colombaria". Studi, 190).
- JANDA, J. 2006 : « Karel Janáček, Sextus Empiricus und der neupyrrhonische Skeptizismus », *Acta Universitatis Carolinae, Philologica. 1, Graecolatina Pragensia*, 21 (2006), p. 29-49.
- LAPINI, W. 1995 : Compte rendu de Spinelli 1995, *Sandalion*, 18 (1995) p. 176-177.

- MCPHERRAN, M.L. 1987 : « Skeptical Homeopathy and Self-Refutation », *Phronesis*, 32 (1987), p. 290-328.
- MORISON, B. : « The Logical Structure of the Sceptic's Opposition », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, 40 (2011), p. 265-295.
- PAPPENHEIM, E. 1881 : *Erläuterungen zu des Sextus Empiricus pyrrhoneischen Grundzügen*, Leipzig, 1881 (Philosophische Bibliothek, 90).
- PASQUALI, G. 1952 : *Storia della tradizione e critica del testo*, Florence, 1952.
- PELLEGRIN, P. 1997 : Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, introduction, traduction et commentaires, Paris, 1997 (Points. Essais, 352).
- RANOCCHIA, G. 2011 : « Aristone di Chio in Stobee e nella letteratura gnomologica », dans G. Reydam-Schils (éd.), *Thinking Through Excerpts : Studies on Stobaeus*, Turnhout, 2011 (Monothéismes et philosophie), p. 339-386.
- REPICI CAMBIANO, L. 1981 : « Sesto Empirico e i peripatetici », dans G. Giannantoni (éd.), *Lo scetticismo antico : atti del Convegno organizzato dal Centro di studio del pensiero antico del C.N.R., Roma, 5-8 novembre 1980*, Naples, 1981 (Elenchos, 6), vol. II, p. 689-711.
- ROSSITTO, C. 2005 : Aristotele e altri autori, *Divisioni*, Milan, 2005 (Il pensiero occidentale).
- SPINELLI, E. 1991 : « Sceptics and language : *phonaí* and *lógoi* in Sextus Empiricus », *Histoire, épistémologie, langage*, 13 (1991), p. 57-70.
- 1995 : Sesto Empirico, *Contro gli etici*, introduzione, edizione, traduzione e commento, Naples, 1995 (Elenchos, 24).
- 2000 : « Sextus Empiricus, The Neighbouring Philosophies and the Sceptical Tradition : (Again on Pyr. I 220-225) », dans J. Sihvola (éd.), *Ancient Scepticism and the Sceptical Tradition*, Helsinki, 2000 (Acta Philosophica Fennica, 66), p. 35-61.
- SPINELLI, E. & F. VERDE 2010 : Epicuro. *Epistola a Erodotto*, introduzione di E. Spinelli, traduzione e commento di F. Verde, Rome, 2010 (Carocci. Classici).
- WOODRUFF, P. 2010 : « The Pyrrhonian Modes », dans R. Bett (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Scepticism*, chap. 11, Cambridge, 2010, p. 208-231.
- ZERETELI, G. 1896 : *De compendiis scripturae codicum Graecorum praecipue Petropolitanorum et Mosquensium anni nota instructorum, accedunt 30 tabulae*, Saint-Petersbourg, 1896.